



HAL
open science

1871, stupeur et désarroi dans la poésie orale kabyle

Abdelhak Lahlou

► **To cite this version:**

Abdelhak Lahlou. 1871, stupeur et désarroi dans la poésie orale kabyle. Abdelhak Lahlou, Tassadit Yacine. Kabylie 1871, L'Insurrection, KOUKOU Editions, pp.49-62, 2019, 978-9931-315-49-0. hal-04370840

HAL Id: hal-04370840

<https://hal.science/hal-04370840>

Submitted on 3 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

1871, STUPEUR ET DÉSARROI DANS LA POÉSIE ORALE KABYLE

Abdelhak Lahlou²⁶

*Waḥed u sebɛin d leflas,
Irza medden deg ammas
A ixfiw aâbed asefru.*

Smaïl Azikiw (poète du XIX^e siècle)

De tous les événements qui ont jalonné l'histoire longue de la Kabylie, jamais sans doute un événement ne l'avait aussi profondément bouleversé et plus durablement marqué comme le fût l'insurrection de 1871. Contrairement à la résistance de 1857, la révolte d'El Mokrani et du cheikh Aheddad avait mobilisé plus d'hommes (250 tribus s'alignèrent derrière les chefs de l'insurrection), elle coûta aussi plus de morts et eût des conséquences, tant matérielles que morales, infiniment plus grandes et désastreuses que la conquête de 1857.

La défaite et ses conséquences avaient si profondément traumatisé les hommes et les femmes de la région qu'elle n'a pas pu manquer de laisser des traces dans la poésie populaire. En effet, la spoliation des terres, l'effondrement de l'ancienne société et le triomphe de la colonisation vont inspirer une poésie nouvelle, plus douloureuse, plus inquiète, pour exprimer deux sentiments nouveaux inconnus jusque-là dans la poésie kabyle, la stupeur et le désarroi qui ont saisi la population au lendemain de la défaite. Notre propos s'attachera donc à lire principalement la poésie kabyle de l'après 1871 pour rendre compte de la manière dont les poètes se sont approprié l'événement pour

²⁶. Professeur de Lettres-Histoire, (Lycée Saint Nicolas, Paris), Docteur EHESS.

témoigner du désastre de la défaite et de ses conséquences dans l'imaginaire populaire.

Une poésie du désastre

Comparée à la poésie des siècles précédents, ce qui frappe de prime abord dans cette poésie kabyle de l'après 1871, c'est l'introduction pour la première fois dans son histoire d'un sentiment nouveau d'angoisse et de désarroi. En effet, la défaite et la violence inouïe de la répression consécutive à l'écrasement de la révolte, l'instauration brutale du régime civil et l'agressivité de la nouvelle politique de colonisation qui s'est imposée à la population a fait naître un sentiment de terrible dérégulation et de désespoir que les poètes ont confusément interprété comme la fin d'un monde, sinon, la fin du monde. De Si Mohand Ou Mhand à Smailžikiw, les poètes fileront une même métaphore, l'image d'un monde qui explose pour exprimer le grand désastre de 1871. Ainsi pour Smail Azikiw : *ddenya thud t-cceqaq* – « Le monde lézardé s'est écroulé » ; pour Si Mohand : *ddenya f medden tfuşel* – « Le monde s'est brisé » ou *D ddenya i-grabben f llsas* – « C'est le monde qui s'est effondré sur ses fondations ».

Dans le climat général de prostration qui a saisi le peuple abasourdi par la défaite et l'ampleur de la répression, les poètes avaient l'intime conviction d'assister à l'avènement, au sens propre et figuré, du fameux *qarn arbaâţac* (Le quatorzième siècle) que la tradition populaire tenait pour celui qui prélude à la fin des temps²⁷. Pour Si Mohand Ou Mhand :

D lqern rbaâţac kul blad

C'est le 14^e siècle en tout pays

Si Fas ar Beydad

De Fès à Bagdad

Kul ġiha inuda yisem-is

Chaque contrée a dit son nom

(Mammeri, 1969 : 180-181)

Le quatorzième siècle est vu comme un siècle de déperdition et de malheur puisque :

²⁷. Le 14^e siècle (de l'Hégire) qui a débuté le 12 novembre 1882 est considéré dans la tradition populaire comme un siècle de ruine qui annonce la fin des temps. Un dicton en arabe populaire dit : « *Au quatorzième siècle, ni paix, ni pitance, (fi qqarn rbaeţţac, la hna la meac)* ».

<i>Tekcem laibad teḥraymit</i>	L'esprit du mal a pénétré tous les cœurs
<i>Terken tazallit</i>	On oublie la prière
<i>Aarqen iberdan n ccṛaa</i>	Et les voies du droit
<i>Akka i t nufa di lḥadit</i>	Ainsi l'ai-je trouvé dans les livres
<i>Qebl it ney eḡḡ it</i>	Que tu le veuilles ou non
<i>Wagi d lweqt axeddâ</i>	Ce siècle est celui du mensonge

(Ibid.: 136-137)

Et de dépravation morale :

<i>Qqwlen yer zzna bbwarrac</i>	On s'adonne maintenant à l'amour des garçons
<i>Ikfa dдин ulac</i>	On est sans foi ni loi
<i>Cban tidma s tṭeryis</i>	On va s'attifer comme une fille

(Ibid.)

Pour Smaïl Azikiw, l'an 1871 « est une année terrible » qui prélude à la fin du monde comme prédit dans les livres, car, un des signes annonciateurs de cette fin des temps, est le règne de l'injustice sur terre comme souligné dans ces vers :

<i>Aâm waḥed u sbaâin d awessar</i>	L'an 1871 est terrible.
<i>Ma di lektab icaâr</i>	Le Livre l'a prédit ;
<i>Iḡab lḥeq d taḥqiq</i>	Point de Justice ni Vérité.

(Luciani, 1899: 151-152)

Une fin des temps profondément ressentie par les hommes que, pour exprimer proprement le *désastre* de 1871, le poète forge l'image, ô combien motivée, d'un « soleil qui s'éteint » pour traduire le sentiment de grande stupeur et le profond désarroi qui a saisi les vaincus au lendemain de la défaite :

<i>Iṭṭij di lexzan ixsef</i>	Le soleil encagé s'est obscurci
<i>Tamurt awk tenzef</i>	Le pays tout entier est écrasé

(Mammeri, 1988 : 454-455)

En effet, à peine les armes déposées et l'*aman*²⁸ refusé aux combattants qu'une terrible répression, inhumaine, se déchaîne. Les historiographes coloniaux s'accordent à reconnaître que cette répression fut sans commune mesure. Elle fut aveugle, expéditive, et pour beaucoup, hors de proportion au regard de la culpabilité réelle ou supposée des révoltés. Le colonel Robin (1901 : 518) reconnaissait qu'elle « ressemblait plus à une vengeance qu'à l'application d'un châtement proportionné aux méfaits commis ». Pour les réprouvés, cette violence inouïe portait un nom : le général Cérez chargé de mater la révolte²⁹ :

<i>Iffyed jininar Siris</i>	Le général Cérez s'est mis en campagne
<i>Ifuk laabad is</i>	Il a exterminé tout le monde
<i>Heddrey a medden teslam</i>	Hommes vous entendez ce que je dis
<i>Ataş iwimi igzem ixf-is</i>	Il en a décapité beaucoup
<i>Ur ixdim unkis</i>	Qui n'avait commis nul crime
<i>Tasa in'aṭṭa tenehzam</i>	Mon cœur en est bouleversé

(*Ibid.* : 444)

Une violence réclamée par l'opinion publique coloniale qui, à travers sa presse, ses relais et ses représentants, poussait et encourageait les autorités à une politique de terreur et d'extermination : « Il faut que la terreur plane sur ces repaires d'assassins et d'incendiaires. Il faut que la répression soit telle qu'elle devienne chez toutes les tribus une sinistre légende garantissant une sécurité sérieuse aux immigrants » (*La Seybouse* du 17 juin 1871). Terreur dont témoignent les poètes qui relèvent les exécutions sommaires et les incendies de villages :

<i>Kra bbwin icehdden yunef</i>	Quiconque reconnaissait les accusations
---------------------------------	---

28. L'*aman*, c'est l'amnistie qui assure la vie sauve aux combattants qui acceptent une trêve ou de déposer les armes.

29. Le général Cérez, tristement réputé pour les exactions sur la population, incendies, coupures d'arbres fruitiers, démolitions de maisons, exécutions sommaires et autres représailles que ses troupes ont commis : « À Souk-el-Khemis j'ai fait vider les silos pour nourrir ma cavalerie, j'ai fait brûler les quatre-vingt maisons des Ouled-Meslem. Le génie a coupé tous les arbres fruitiers pendant que la cavalerie brûlait le village d'El-Hemmam » (voir, *infra*, Rachid Oulebsir, p.67).

Ṭṭabla ṭheddef
Ay-gemmuten bla sseya

Était guillotiné
Ô Combien étaient exécutés sans
raison

(*Ibid.* : 452)

L'emprisonnement et les déportations :

Ar d as teħkum i imeħbas
Lber feyn-as
Tikli yer Kayan d izli

Vous direz aux prisonniers
Qu'ils sont bannis du pays
La marche vers Cayenne est terrible.

(Luciani, 1899 : 156-157)

Effaré par l'incendie des récoltes, la destruction des arbres fruitiers et la confiscation des terres, le poète pour exprimer le sentiment profond de désolation se sert du motif de l'hiver (la saison morte) pour traduire le grand désarroi de la population face au spectacle d'une nature dévastée³⁰ :

Telj iwten iħneznu
Tagniħ la tezluz
Idurar iyeħħa-ten

La neige tombe doucement
Le monde est secoué
Elle couvre les montagnes

Ikfa-d usegmi n lğuz
D řřeman n-lmuz
Tjjur irkwel iccelxiten

Brisé le plant d'amande
Et du grenadier
Tous les arbres sont écartelés

Ictaq lahcic ugenduz
Lefħel d umedduz
Ikfa lmal iserwaten

Le petit veau est affamé
Viriles ou castrées
Il n'est plus de bêtes broutant

(B. Ben Sedira, 1887 : 406)³¹

Le grand désarroi qui suivit l'écrasement de la révolte fut également immense dans la conscience des hommes, car, non seulement ils ont pris conscience que leur liberté est irrémédiablement perdue, mais qu'à la défaite s'ajoute la ruine pour les tribus insurgées qui doivent s'acquitter

³⁰. Le motif de l'hiver est motivé car l'insurrection fut suivie d'un hiver extrêmement rigoureux, quasi sibérien.

³¹. C'est nous qui traduisons.

aussi d'un impôt de guerre qui s'élèvera à 35 millions (somme fixée en juin 1872). Pour Smaïl Azikiw :

*S lbezra mi nemharhar,
Negwrad awk s anar ;
Kulha inker ggmas acqiq.*

L'impôt de guerre nous affola,
Nous tombâmes tous sur l'aire,
Chacun renia son frère germain.
(Luciani, 1899 : 150-151)

Les poètes de l'époque se sont tous attachés à décrire l'état d'âme d'une société complètement abasourdie : ils témoignent du sombre désespoir qui a saisi les populations. Car, outre les pertes matérielles et humaines, la ruine touchera également les valeurs morales de la société et bouleversera de fond en comble le cadre séculaire de la vie politique et sociale.

Les anciennes chefferies religieuses et guerrières, les *chorfas* et les *djouads*³², toute l'élite d'alors, qui maintenaient la cohésion sociale ont disparu, remplacées par des hommes nouveaux sans réelle tradition de commandement. Aussi, l'exil des chefs fut vécu comme une punition, une perte pénible qui ajoute aux épreuves :

*Kfan leğwad msakit
Tarwat n tnešlit
Lhem iyli-d d aqenṭar*

Finis les nobles hommes
Fils de noble race
Les épreuves tombent sur nous
(Mammeri, 1988 : 450)

Ainsi de Mohand Amokrane Aït Kaci regretté par Smaïl Azikiw

*Yures rray ttiherci
Snent di kulci
Seg Ležžayer ar At Fliq*

C'était un homme de jugement et d'initiative
On l'avait constaté en toutes choses
D'Alger jusqu'aux Aïth-Fliq
(Luciani, 1899 : 148-149)

L'instauration du régime civil finit de désemparer une société déjà fortement ébranlée dans ses fondations. La première décision des autorités coloniales fut en effet de remplacer en priorité les cadres de

³². Ce qu'on entend par « *chorfas* » c'est l'aristocratie maraboutique et par « *djouads* », la noblesse d'épée.

l'ancienne société kabyle, déjà entamée dès 1857 par l'administration militaire, par de nouvelles juridictions qui vont reconfigurer le paysage politique.

Après 1871, les poètes développeront ce qui deviendra un lieu commun de la poésie de l'époque : une société bouleversée, sans guide, et désorientée par l'avènement d'hommes nouveaux apparus à la faveur des événements. Il ne s'agit pas seulement de chefs d'occasion qui, grâce aux circonstances nouvelles, remplacèrent les chefs naturels de la noblesse religieuse et guerrière, mais, plus scandaleux, de classes réputées inférieures :

<i>Irbeḥ w illan d amaâc</i>	Les métèques ont prospéré
<i>La ihedder ssetṭac</i>	Ils parlent haut
<i>D laṣel yeyba yisem is</i>	Et des nobles le nom s'est perdu

(Mammeri, 1969 : 136-137)

Les nouvelles contraintes de la colonisation vont, *de facto*, faire subir à la société une mutation décisive en soumettant les tribus à l'autorité d'un administrateur qui placera à leur tête des représentants qui lui sont acquis soit par intérêt, soit par opportunité. Ces nouveaux chefs, sans tradition et sans passé, deviennent dès lors des agents à tout faire de l'administrateur et des colons. C'est horrifié que la population assiste à l'ascension d'une nouvelle classe d'hommes, jadis méprisés, à des postes de responsabilité comme El Hadj Mbarek, un ancien berger fustigé par Si Mohand Ou Mhand :

<i>Tarbat l-lhağ Mbarek</i>	Du genre d'Elhadj Embarek
<i>Iṭṭu ay-geccrek</i>	Qui a oublié le temps qu'il se louait comme berger
<i>Ay n ikka deg Cerriḍen</i>	À Icherriden
<i>Tura mi d zid a lfelk</i>	Maintenant que les temps sont changés
<i>Iqqwel d mul lmelk</i>	Est devenu propriétaire
<i>Inneḥsab seg Cerâiwen</i>	Et citoyen d'Icherïouen

(*Ibid.* : 156.)

Sous le signe du démantèlement

Le monde ancien en s'écroulant, s'effondrent avec lui les valeurs sociales ancestrales. Il naît chez les hommes un sentiment d'inquiétude

entretenu par le bouleversement des hiérarchies sociales, l'oubli de la religion, la corruption générale, et le poids de la servitude qui vont marquer durablement la poésie kabyle pendant des décennies d'un pessimisme profond. On démantèle, pièce par pièce, le système politique ancestral comme les assemblées villageoises qui réglaient et régulaient la vie des citoyens. Vidées de leurs pouvoirs, elles sont remises « entre les mains du juge de paix français qui souvent ne connaît ni la langue ni les mœurs du pays » (Boulifa, 1990 : 192). Obligées souvent de faire appel à des traducteurs, elles donnent lieu à de nombreux abus et injustices croqués par l'ironie mordante de Smaïl Azikiw :

<i>Jjuj debbi, qađi n řşeluh</i>	Le juge de paix, magistrat conciliateur
<i>Lexdma-s w Allah ma tefuh</i>	Ne ferait certainement pas mauvaise besogne
<i>Lukan ur isâi řarjman</i>	S'il n'avait un interprète

(Luciani, 1899 : 26-27)

Le nouvel ordre social et politique imposé par le nouveau régime achève de dérouter le sens du monde et de désorienter les hommes, *ddunit tneqlaba* (*Le monde s'est retourné*) dit le poète : un désarroi qui se manifeste principalement dans le sort réservé aux assemblées où parlent et décident maintenant des enfants ou des hommes de basse extraction qui encore peu ne s'asseyaient même pas sur les bancs des assemblées.

Smaïl Azikiw nous a laissé le témoignage de ces assemblées nouvelles sans âme devenues des espaces où s'affrontent les intérêts les plus vénaux et où règnent la corruption, le mensonge et les faux témoignages. Pire encore, ces *djemâas* qui étaient jadis des lieux de justice présidées par des sages deviennent des espaces d'iniquité où président des corrompus :

<i>Ad awen řkuy, ay arrac</i>	Que je vous conte, enfants
<i>yeftajemaât n tenac</i>	Sur l'assemblée des douze
<i>Brizidan-is d amlâabi</i>	Son président est un parieur
<i>Lbařel inudda laârac</i>	L'injustice visite les tribus
<i>I tudrin awk d leřwac</i>	Villages et hameaux
<i>Ur iřđi ula d aâzaybi</i>	Ne délaissant nul caravansérail

[...]

Ufiy tajmaât n warrac

S ddifa d lefrac

Themilen lhaṭṭabi

J'ai trouvé une assemblée d'enfants

On leur avait apporté la diffa et des tapis

Et rendaient de faux témoignages

(*Ibid.* : 22-23)

Les hommes avaient bien conscience qu'en perdant leurs anciennes structures politiques, ils perdaient en même temps un style de vie. Même le domaine de la religion qui normalement devait être épargné s'est trouvé contaminé et ses valeurs bafouées :

Tadyant la xeddmén lecyax

Ibbwi ten akw usyax

Irna kra ten iččawaren

[...]

Rran ddheb yel-lewsex

Iṭij la ifessex

Ġġan lewqran la ččitinen

Quels méfaits commettent tous ces cheikhs

Emportés par l'éboulement

En même temps que leurs ouailles

Les ordures ils nous ont dit que c'était or

Le soleil s'est voilé

Ils ont délaissé le Coran pour l'intrigue

(Mammeri, 1969 : 154-155)

Désormais contrôlant tout et décidant de tout, l'administration coloniale impose ses lois, lève l'impôt, séquestre, cadastre et exproprie. En même temps qu'elles reconfiguraient le paysage politique, les autorités coloniales frapperont économiquement les tribus en confisquant leurs terres qu'elles distribuent aux colons et à quelques familles algériennes collaboratrices. Le journal *L'Union de Sétif* du 29 avril 1871, résume parfaitement l'état d'esprit des colons qui voulaient que « partout où il y a eu insurrection, il n'y [ait] plus qu'une propriété domaniale à partager entre les colons, les immigrants et les indigènes demeurés fidèles ». C'est impuissant que le poète constate :

Jumiter la d-iṭqeris

Iddem dduzan is

Tamurt isers iṭ di zzmam

Le géomètre mesure

Il prend ses instruments

Et inscrit le pays sur un registre

(Mammeri, 1988 : 446-447)

L'expropriation et le séquestre collectif des terres vont finir de ruiner les tribus déjà fortement ébranlées. Pour agrandir les domaines, on n'hésite pas à exproprier de nouvelles tribus pour « cause d'utilité publique » qu'on indemnise avec l'argent des tribus déjà expropriées et frappées d'amendes.

<i>Si Budwaw armi d Wedris</i>	Depuis Boudouaou à Oudris
<i>Ḍill-ed At Waylis</i>	Et au-delà jusqu'aux Aït Ouaghli
<i>Si Bwaârariğ ar Lhemmam</i>	De Bou-Arreridj à Michelet
<i>Ilers ay-d awk di ssikis</i>	Il a séquestré toutes nos terres
<i>Yerna lexmus is</i>	Prélevé son tribut
<i>Iqḍaa taxbizt i lislam</i>	Réduit les musulmans à la famine

(Ibid. : 446-447)

Au drame du séquestre collectif s'ajoute le séquestre individuel qui frappe indistinctement l'ensemble des biens, on ira jusqu'à séquestrer les pauvres instruments de travail et les objets usuels des paysans :

<i>Si Budwaw armi d Sedduq</i>	De Boudouaou à Seddouk
<i>Ibḍa-ṭ d faruq</i>	Il a cadastré la terre
<i>Iktal tamurt d legwtaṛ</i>	L'a mesurée à l'hectare
<i>Menkulwa yelli ssenduq</i>	Chacun ouvrant ses coffres
<i>Ifka-d ṭṭechbuq</i>	Donnait jusqu'aux baguettes
<i>M'aṭḥezneḍ a lğuhreddaṛ</i>	Des longs fusils endeuillés

(Idem. : 448-449)

L'apparition dans la langue de mots nouveaux comme « jumitir », altération du mot « géomètre », et de « sikis » pour désigner le « séquestre » dit assez la profondeur du démantèlement social. Pour dire le scandale de ce nouveau siècle, les poètes se saisissent des vieux tropes ou les hommes sont comparés aux moissons gachées ou à des fruits gâtés : « *bbwan irgazen am lexrif* » dit par exemple Si Mohand. Ils manient l'allégorie et pratiquent la symbolique animale pour dire le renversement des valeurs dans un siècle perverti :

Izem yewwqa di tcerkeṭ
Aqjun la t iteṭṭ
Icriken ṭaabbiren awal

Le lion pris dans les rets
Les chiens le mordent
Les métèques maintenant ergotent
(Mammeri, 1969 : 170-171)

Ou encore :

Ufiy ibuaamaren
La ṭtemcawaren
Tṭgallan deg at ṭṭmaq

J'ai trouvé des éperviers
complotant
La perte des porteurs de guêtres³³

(*Idem.*)

Une première conséquence du séquestre est l'éclatement spatial causant une déstructuration sociale et économique des tribus, la paupérisation et la prolétarianisation des paysans, ce qui ne fut pas sans effet sur l'imaginaire populaire. On assistera alors à la naissance d'un type nouveau de poète, l'*amsaḥ*, le poète errant, qui sillonne les routes à la recherche de quelques moyens de subsistance. Nul plus que tout autre que Si Mohand Ou Mhand, comme l'a montré Mouloud Mammeri, n'est représentatif des victimes de cette nouvelle configuration sociale introduite par le nouveau système colonial. Ce notable déchu dont la famille fut décimée, qui par la mort (son père fusillé à Larbaa Nath Irathen), qui par la déportation comme son oncle paternel Mohand-Arezki (*moqqadem* du cheikh Aheddad et un des dirigeants de l'insurrection), déporté en Nouvelle-Calédonie, tel autre par l'exil comme son frère Akli et son autre oncle paternel Mohand Améziane fuyant vers la Tunisie suivant la cohorte des exilés. On sait par ailleurs que lui-même ne dut la vie sauve qu'au capitaine Ravez qui avait jugé son exécution inutile (Mammeri, 1969).

Dépossédé et ruiné, Mohand assiste, impuissant, au transfert des propriétés familiales confisquées, à l'exemple des bonnes terres de « Chamlal » ou de « Tazazraït »³⁴ passées désormais en d'autres mains :

33. Les porteurs de guêtres en cuir rouge (*ṭṭmaq*) désignent ici les nobles.

34. Terre fertile dans la vallée inférieure du Sebaou, à l'est de Tizi-Ouzou. Tazazraït se trouve entre Fréha et Mekla où la famille de Si Mohand possédait des biens.

<i>Izem yewqaâ di tcerkeţ</i>	Le lion pris dans les rets
<i>Aqjun la t iteţţ</i>	Subit la morsure des chiens
<i>At Zitun kesben Camlal</i>	Les Aït Zitoun sont devenus les maîtres
	de Chamlal
	(<i>Ibid.</i> : 168-169)

La corruption des anciennes valeurs de la société kabyle et l'imposition d'un nouvel ordre inique finiront de désemparer une société déjà fortement atomisée par la violence d'une répression impitoyable. La dissolution des liens tribaux, le séquestre et la dépossession des terres précipiteront le mouvement d'une désintégration sociale qui jette sur les routes, la masse des « sans terre », tous les dépossédés comme Mohand Ou Mhand à la recherche d'un travail, proposant la force de leurs bras dans des emplois précaires et mal payés aux colons de la Mitidja, dans les chantiers de Bône, d'Alger et d'ailleurs.

Si Mohand Ou Mhand et ceux de sa génération, tous les fils des vaincus, s'en remettent alors à la fortune hasardeuse des routes, rejoignant dans l'exil les milliers de jeunes gens que les montagnes et les campagnes déversaient sur les chemins de l'exode à la recherche de quelques moyens de subsistance.

<i>Kul lfirma bden as ar l bab</i>	Ils vont de ferme en ferme se présentant [aux portes]
<i>Aqbayli d Waarab</i>	Kabyles et Arabes
<i>Aarwan lexnazer tađşa</i>	Et les porcs de se gaver de rire
	(<i>Ibid.</i> : 182)

L'introduction du thème de l'exil (*lyurba*), le sentiment nouveau d'angoisse et d'une profonde inquiétude, inconnus jusque-là dans la poésie kabyle, trouveront leur source objectivement dans cette nouvelle donne sociologique.

<i>Abbađ yak cedhan t leħbab</i>	Tel parmi eux est désiré par ses amis
<i>Yemma-s tesseħsab</i>	Et sa mère chaque jour suppute
<i>Kul iđ anida yensa</i>	Où il a bien pu passer la nuit
	(<i>Idem.</i>)

CONCLUSION

Après 1871, il s'opère une rupture dans la tradition poétique kabyle par l'émergence d'une parole individuelle, lyrique et révoltée, ainsi que des thématiques nouvelles qui tranchent d'avec la poésie ancienne de convenance, hagiographique et/ou gnomique qui dominait jusque-là.

Face au démantèlement social au lendemain de la défaite, face aux défis nouveaux introduits par le vainqueur, une nouvelle génération de poètes se lève pour dire le nouveau mal du siècle. Marquée par leurs pérégrinations et leurs déboires, la poésie devient plus personnelle, plus intimiste et inquiète. Elle porte les angoisses, la colère et le ressentiment d'une génération de jeunes gens contre le nouvel ordre social à qui ils imputent leur misère matérielle et morale. Que ce soit Si Mohand Ou Mhand, errant entre Icherïouen et Tunis, Mohand-Saïd Oubelhret, pérégrinant entre son village d'Adeni³⁵ et Annaba, ou encore Lhoussine d'Adeni qui s'enfonce jusqu'aux Oasis du Mزاب, tous, dans leurs errances, font rugir, du fond de leur déchéance, le même cri contre le scandale de la vie et de l'histoire auxquels ils ne peuvent malheureusement ni adhérer ni se soustraire. Si leurs voix a atteint si profondément le cœur des hommes, c'est parce qu'à travers leur désarroi et leur inquiétude, c'est la commune condition des vaincus stupéfaits par l'ampleur de la défaite qu'ils ont sublimé dans leurs vers. Plus encore pour Si Mohand Ou Mhand qui, pris dans le tourbillon de l'histoire, ne fait que redire dans les milliers de vers qu'il a composés, le démantèlement du monde ancien qui a volé en éclats, la fin définitive d'un style de vie et l'écroulement d'une société atomisée sous les coups de la violence coloniale.

BIBLIOGRAPHIE

BASSET, René, 1892, *L'Insurrection algérienne de 1871 dans les chansons populaires kabyles*, Louvain, Ista Édition.

BEN SEDIRA, Belkacem, 1887, « Poésies diverses » in *Cours de langue kabyle, grammaire et versions*, Alger, A. Jourdan.

BOULIFA, Si Amar, 1990 [1904], *Recueil de poésies kabyles*, AWAL, Paris.

LUCIANI, Jean-Dominique, 1899, « Chansons kabyles de Smaïl Azikkiou », In *Revue Africaine*, t.43, Alger, Jourdan.

³⁵. Adeni est un village des Aït Irathen sur la route de Tizi-Ouzou. Sur Mohand Saïd Oubelhret, voir O. Ould Braham (2005 : 31-59, et 2007 ; 239-271) ; Boulifa (1990). Sur Lhoussine d'Adeni, voir Boulifa (1990).

- 1900, « Chansons kabyles de Smaïl Azikkiou », in *Revue Africaine*, t. 44, Alger, Jourdan.

MAMMERI, Mouloud, 1969, *Les Isefras de Si Mohand ou M'Hand*, Paris, Maspero.

- 1988 [1980], *Poèmes kabyles anciens*, Alger, Laphomic-Awal.

RINN, Louis, 1887, « Deux chansons kabyles sur l'insurrection de 1871 », in *Revue africaine*, t. 31 : 55-71, Alger.

- 1891, *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*, Alger, Jourdan.

ROBIN, Joseph. N., 1901, *L'insurrection de la Grande Kabylie en 1871*, Paris, Lavauzelle.

OULD BRAHAM, Ouahmi, 2005, « La passion du discours amoureux. Quelques chants de Mohand Saïd Oubelhiret, poète d'Adeni (XIX^e siècle) », in *Études et documents berbères*, n° 23 : 31-59.

- 2007, « Le poète Mohand Saïd Oubelhireth dans l'ouvrage de Boulifa (1913) », in *Études et documents berbères*, n° 25-26 : 239-271.